

Brèves littéraires

Brèves

Rebondissement

Claudine Paquet

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, C. (2001). Rebondissement. *Brèves littéraires*, (58), 61–65.

CLAUDINE PAQUET

Rebondissement

Ses yeux me grugent les tripes. L'homme lit à haute voix une phrase de mon livre.

« Des yeux qui grugent des tripes ? me dit-il.

— Oui, monsieur, c'est une façon de dire que...

— Des yeux qui grugent des tripes ? répète-t-il.

— Oui, c'est l'histoire d'une femme qui rencontre son psy et qui se sent déshabillée par son regard tant il est pénétrant, comme si...

— ... des yeux qui grugent des tripes... »

Je n'ai plus le goût de répliquer. De toute façon, il ne m'écoute pas. Je scrute cet homme à l'allure soignée. Il porte un paletot en suède de couleur noisette. Un foulard de laine à larges carreaux beiges et bruns descend de chaque côté du manteau. Ses yeux ressemblent à des billes pâles et luisantes. Sa chevelure grisonnante, séparée par une raie impeccable, fait le tour des oreilles et s'allonge à la nuque. L'homme fier examine mon recueil de nouvelles. Sans me regarder ni attendre ma réaction, il tourne rapidement les pages puis lit un autre passage. *Je marche sur un fil de fer.* Cette fois, il me fixe.

« Il y a une autre façon de dire ça : *je marche sur un fil de fer*.

— Oui, je sais. Fildefériste.

— Et une autre encore.

— Funambule.

— Très bien, vous êtes très bonne. »

Je n'ai rien à foutre de son évaluation personnelle. Que me veut cet insolent ? Et qui est-il au juste ? Je me répète qu'il est un visiteur du Salon du Livre, que je suis une auteure et que je dois paraître civile et bien élevée. J'accroche un sourire à mon visage et lui demande :

« Vous aimez les nouvelles ?

— Oui.

— Vous écrivez ?

— Non, mais je pourrais. »

Je pourrais, je pourrais. Franchement ! Écris donc et on en reparlera ! Pour qui tu te prends, espèce de prétentieux ? Sa suffisance me fait suer. Je déteste ces personnages narcissiques. Il continue d'explorer mes textes. Pourquoi ne part-il pas plutôt que de chercher des puces ? Pourquoi insister s'il trouve mon recueil pourri ? Il y a un million de livres à vendre ici alors pourquoi s'attarder au mien ? Le goût de narguer peut-être...

« Oh ! Je vois que vous avez des titres très féminins.

— Quoi ? Des titres féminins ? »

Il m'en énumère quelques-uns. Rien de féminin à mon avis. Je n'ai même pas le goût de jaser avec cet impertinent.

Il tourne les dernières pages. Devant la liste des nouvelles du recueil ayant déjà été publiées dans des revues, il affirme :

« Ah ! Je vois. Plein de textes ont déjà été publiés.

— Oui, certaines nouvelles ont paru dans des revues littéraires et...

— Finalement, c'est un livre fait avec d'autres livres ! »

L'homme déplaisant pose le bouquin sur la table, me salue brièvement et se dirige vers les stands voisins. Probablement en quête d'une personne à provoquer.

Pendant que je souris, salue et pose occasionnellement ma griffe sur la première page de mon livre, les membres de la maison d'édition s'affairent à vendre et à informer les visiteurs du Salon. Ils n'ont rien entendu aux remarques de l'homme. Si l'éditeur ne se trouvait pas derrière moi, je monteraï sur ma chaise et crierais au pédant :

« VA DONC CHIER ! »

Mais je ne le ferai pas. J'ajusterai ma jupe, remplacerai mes couettes, ferai de beaux sourires et répéterai des centaines de bonjours courtois aux passants. J'examinerai les consommateurs qui parcourent les

allées, palpent les livres, les sentent et les goûtent presque. Certains auteurs sont débordés alors que d'autres se tournent les pouces.

Un romancier vient partager ma table pour une séance de signatures. Cinquantaine affranchie. L'expérience, l'habitude des Salons. Les gens circulent, ouvrent et ferment les livres déposés sur notre table. Les siens surtout. Il ajoute des commentaires, explique, divulgue des détails oiseux. Bavardage inutile avec tout un chacun. C'est trop. Les lecteurs s'en foutent éperdument. Il autographie à plusieurs reprises alors que je reste là, plantée dans un décor littéraire avec mon beau stylo doré rempli d'encre. Je n'ai pas le goût de faire le clown et je ne le ferai pas.

Des journalistes se promènent avec micros et caméras. Ils s'arrêtent au stand voisin. Un écrivain célèbre et reconnu à travers l'Amérique répond aux questions. Ébloui par une forte lumière, il fronce les sourcils. Des micros accrochés au bout de longues perches attendent les mots magiques. Une fois l'entrevue terminée, le groupe de paparazzi poursuit sa route. Je recule déjà sur ma chaise, laissant à mon compagnon toute la liberté de paraître. Il sourit, replace son veston et ses quelques mèches grises. Il s'éclaircit la voix d'un raclement de gorge, tourne et retourne son crayon. Assis bien droit sur sa chaise, il est prêt.

Quelques reporters se dispersent à travers la foule. Un cameraman se dégage de l'attroupement de curieux et se dirige vers nous, suivi d'un journaliste tenant à la main un large micro gris métallique. L'individu est blond, grassouillet et ses grandes lèvres affichent un sourire de circonstance. Mon voisin est

fier. Ses réponses doivent déjà être formulées dans sa tête. L'homme blondinet m'aborde. J'observe mon voisin de table. Je lis la déception sur son visage. Je lui donnerais volontiers ma place. Le front plissé, il se lève, recule et me laisse tout l'espace.

« Vous accepteriez une entrevue ?

— Je... Oui... oui, bien sûr.

Il place mes livres en vue sur la table.

— Ce n'est pas moi qui ferai l'entrevue mais mon confrère. Il arrivera sous peu. »

J'acquiesce. Qu'ai-je de plus à faire ? Ai-je le droit de refuser ? Mon éditeur semble ravi. J'aurais plutôt le goût de fuir comme une fillette qui a peur du gros méchant loup.

Une forte lumière jaillit, m'aveugle. Un homme arrive près de moi, retire son paletot en suède noisette et son foulard à carreaux. Son regard perçant me dévisage. Il m'est difficile d'oublier son arrogance, encore si fraîche dans mon esprit. Après m'avoir fait une présentation juste et détaillée qu'il a puisée sur la quatrième de couverture, il affirme avoir été séduit par la simplicité de mon écriture. Il en lit quelques extraits, ceux avec lesquels il m'a provoquée il y a à peine une heure.

Je me sens mal. Un malaise inexplicable.

L'impression que *ses yeux me grugent les tripes*.